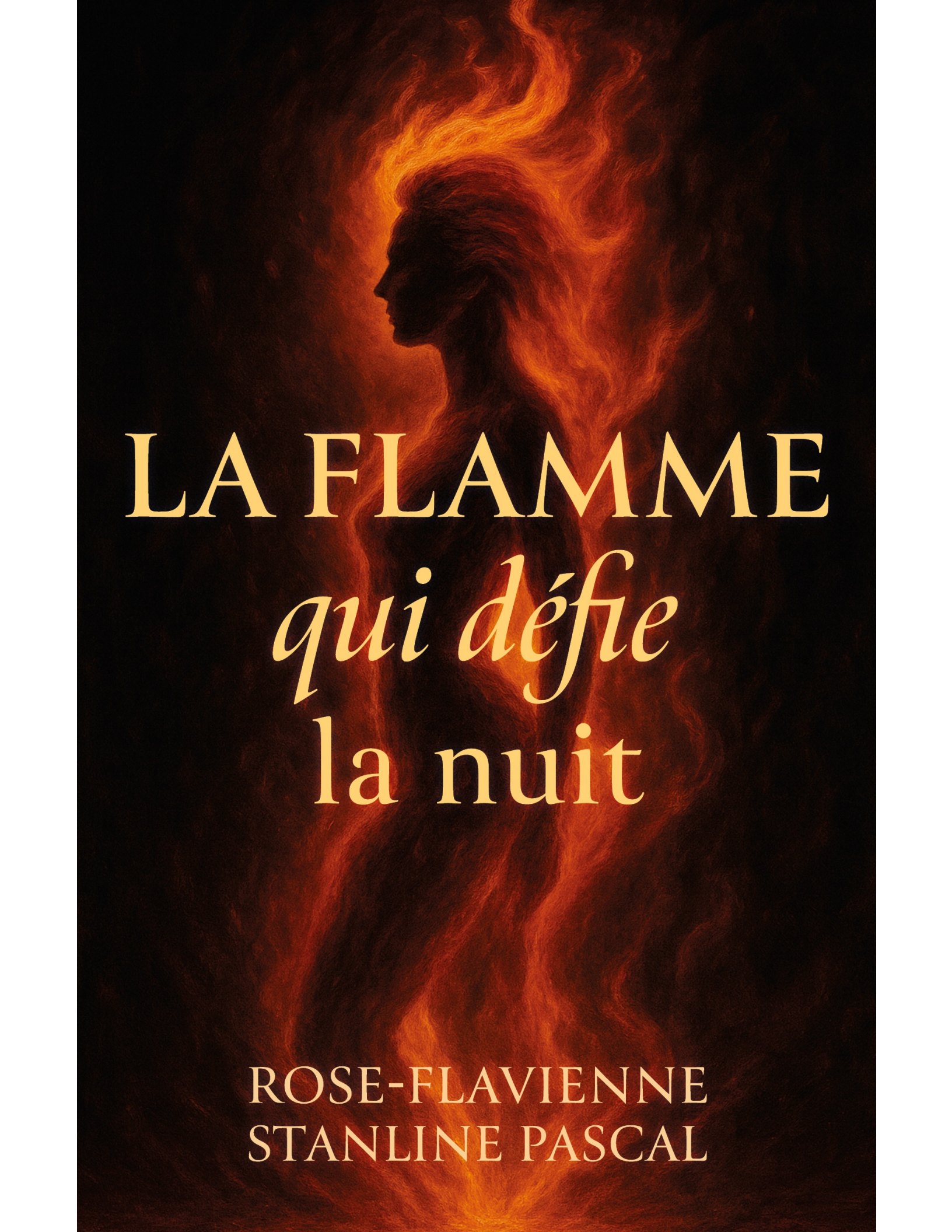




LA FLAMME

qui défie
la nuit

ROSE-FLAVIENNE
STANLINE PASCAL

Rose-Flavienne Stanline Pascal

La flamme qui défie la nuit

Histoire vraie d'une résilience face aux épreuves

© Rose-Flavienne Stanline Pascal, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9120-7

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

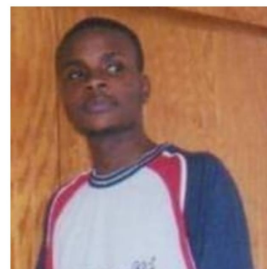
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dédicace

À Dieu, source de toute lumière.

À ma famille, présente et absente, qui m'a appris la valeur de la résilience.

Et à vous, lecteurs, pour qui ce livre veut être une flamme au cœur des ténèbres.



Ma mère, mon père et mes proches disparus lors du tremblement de terre.

Préface

Il est des livres qui ne se contentent pas d'être lus : ils se traversent.

Ils ne cherchent pas à divertir, ni même à instruire au sens académique. Ils viennent déranger, éveiller, fissurer les certitudes pour laisser entrer une lumière nouvelle.

Celui que vous tenez entre vos mains appartient à cette lignée rare. Ce n'est pas un récit ordinaire : c'est une traversée.

Traversée des douleurs et des pertes, traversée du silence et de la parole, traversée d'une vie humaine qui devient, par la force de l'écriture, une voix universelle.

L'autrice ne se présente pas ici comme une héroïne infailible. Elle se présente telle qu'elle est : marquée par la perte, habitée par la mémoire, debout malgré les ruines.

Dans un monde où les discours rassurants abondent, ce livre ose une vérité nue : la vie ne protège personne des épreuves. Mais il montre, page après page, que de ces blessures peut naître une force plus grande, une étincelle que rien ne peut éteindre.

En lisant ces pages, vous ne trouverez pas de recettes faciles ni de promesses creuses. Vous trouverez mieux : le témoignage d'une vie qui a refusé de céder, qui a fait du silence une parole et des cendres une flamme.

Ce livre ne parle pas seulement de l'autrice : il parle de nous tous. Car chacun, à sa manière, connaîtra un jour le vertige de la perte et la nécessité de se relever. Et dans ce moment, les mots que vous allez découvrir résonneront comme un appel : ne pas renoncer, même quand tout semble perdu.

Introduction

On croit souvent que la vie se raconte comme un conte : avec un début doux, des personnages lumineux, et une fin qui se ferme comme une porte rassurante. Mais la vérité, c'est que la vie n'est pas un conte. Elle est une forêt dense, traversée de clartés soudaines et de ténèbres profondes. Elle est un fleuve qui déborde, une terre qui tremble, une voix qui se brise puis renaît.

J'ai appris, au fil des épreuves, que l'existence n'est pas faite pour être comprise d'un seul regard. Elle est faite pour être traversée, endurée, parfois même affrontée. Dans ses déchirures, elle nous arrache des fragments de nous-mêmes, mais elle nous offre aussi des semences de résurrection.

Ce livre est né de ces fractures. Il est la trace d'un passage entre le silence et la parole, entre la perte et la mémoire, entre l'effondrement et le relèvement. Chaque chapitre ne se contente pas de raconter : il porte en lui la brûlure d'une expérience et la braise d'un espoir.

Car si l'humain peut être brisé, il n'est jamais réduit à ses ruines. Dans les failles de nos existences se glissent des forces insoupçonnées. Ce sont elles que je suis venue partager ici, non comme des leçons données, mais comme des éclats de vérité arrachés à la vie.

Je n'écris pas pour expliquer, mais pour réveiller. Je n'écris pas pour enjoliver, mais pour dévoiler. Je n'écris pas pour moi seule, mais pour tous ceux qui ont perdu et qui cherchent encore.

Que ce livre soit une flamme dans la nuit, une main tendue au milieu des décombres, un appel à continuer malgré tout. Qu'il vous rappelle que, même au plus sombre des jours, il y a toujours une étincelle qui attend d'être rallumée.

1

L'enfance sans mots

La maison du silence

– La maison bruissante et la maison muette

Il existe des maisons où chaque pierre résonne de rires. Des foyers bruissants comme des ruches, où les casseroles chantent, où les voix s'entrelacent à la tombée du jour, où les histoires circulent de bouche en bouche comme une sève vivante. Là, les enfants grandissent entourés de paroles, portés par une chaleur invisible qui nourrit autant que le pain.

Et puis, il existe d'autres maisons. Des maisons muettes. Elles se dressent droites, solides en apparence, mais creuses en dedans. Le silence y règne en roi invisible, sévère et incontesté. Chaque pièce devient une cathédrale muette, chaque souffle un secret étouffé.

La mienne ressemblait à cette énigme.

Dehors, Haïti débordait de vie. Le soleil dorait les toits de tôle, les marchandes déployaient leurs robes multicolores, les cris des vendeurs ambulants fendaient l'air comme des chants. « *Bannann peze ! Fresko dous ! Diri cho !* » La rue était un théâtre vibrant, une symphonie populaire.

Mais dès que je franchissais le seuil de ma maison, ce monde s'éteignait. Le silence s'abattait comme une chape de plomb. Dedans, pas de rires partagés, pas de mots tendres échangés. L'air vibrait non pas de musique mais d'absence.

Ce contraste était cruel. Un soleil flamboyant dehors, un désert muet dedans. J'ai grandi dans ce paradoxe, le cœur brûlant d'une question que personne n'osait formuler : « Qu'est-ce que ça fait d'entendre ces mots simples : tu es aimée ? »

Je voyais d'autres enfants recevoir ces paroles comme des évidences. Un « bravo » après un dessin, un « je t'aime » chuchoté au coucher, un mot de réconfort après une larme. Moi, je devais me contenter de gestes : une assiette posée sur la table, un vêtement plié sur mon lit. Des gestes qui nourrissaient le corps mais laissaient l'âme affamée.

– Les règles du silence

Dans ma maison, le silence n'était pas un hasard. Ce n'était pas une absence. C'était une loi.

On parlait pour répondre, pour obéir, pour justifier. Mais jamais pour dire ce que l'on ressentait. Jamais pour exprimer la tendresse. Jamais pour confier une

peur.

Un proverbe créole revenait souvent, implacable comme une gifle : « *Pa pale, ou pa granmoun* » – « Ne parle pas, tu n’es pas adulte. »

Ces mots fermaient la bouche des enfants comme une serrure ferme une porte. Ils signifiaient : « Tu n’as pas droit à la plainte. Tu n’as pas droit au chagrin. Même ton soupir est de trop. »

Alors j’ai appris à ravalier mes phrases comme on ravale des pierres. Je me souviens d’un soir où j’étais rentrée humiliée par un professeur. J’avais préparé mes mots comme une offrande fragile, espérant une écoute. Mais à peine avais-je ouvert la bouche qu’une voix m’a coupée net : « *Pa plenyen. Gen timoun ki viv pi mal pase ou.* » – « Ne te plains pas. D’autres vivent pire que toi. »

Mes sanglots sont restés coincés dans ma gorge, brûlants comme des braises avalées de force. Ce fut ma première leçon de mutisme.

Peu à peu, le silence a bâti une prison invisible. Chaque larme interdite devenait un caillou dans ma poitrine. Chaque phrase étouffée, une brique supplémentaire. J’étais sage dehors, brisée dedans.

Mais ce mutisme n’était pas seulement familial. Il avait des racines plus profondes. En Haïti, le silence avait une mémoire longue : le silence des esclaves à qui l’on interdisait leur langue ; le silence des pauvres, muselés par la peur du pouvoir ; le silence des femmes reléguées derrière les murs ; le silence des enfants, rabroués d’un « *ou pa granmoun* ».

Ce silence collectif imprégnait les familles comme une loi tacite, une discipline invisible. Il se transmettait de génération en génération, comme une cicatrice héréditaire.

– Les cicatrices invisibles

Un enfant privé de mots d’amour, c’est comme une maison sans fenêtres : debout, peut-être, mais froide et inhabitable.

Je grandissais dans ce désert de tendresse. Souriante en façade, fissurée à l’intérieur. Le silence sculptait mon âme comme une lame froide. J’apprenais à dire « ça va » alors que tout s’écroulait. À sourire quand je brûlais de crier. À devenir une ombre bien élevée.

Ces cicatrices invisibles ne s’effacent pas avec le temps. Elles se logent dans le corps, dans les nerfs, dans la mémoire. Elles réapparaissent en migraines, en insomnies, en colères étouffées. Elles se réveillent dans des tristesses sans nom, dans des peurs irrationnelles.

Et je n’étais pas seule. C’est une loi tragique connue de beaucoup d’enfants :

l'élève humilié qui se tait pour éviter les moqueries ; la fille rabrouée dès qu'elle raconte ce qu'elle a subi ; le garçon à qui l'on répète : « Un homme ne pleure pas. » ; l'enfant battu qui cache ses bleus sous ses manches longues.

Tous avalent leurs larmes comme on avale des pierres. Tous deviennent des fantômes vivants : présents mais absents, debout mais fissurés.

Ainsi commença mon apprentissage du mutisme. Ce silence, loin d'être une simple habitude, était une éducation. Une pédagogie de l'effacement.

Dehors, Haïti éclatait de couleurs et de voix. Dedans, ma maison se taisait comme une tombe habitée. Et moi, j'apprenais à vivre sans mots, à respirer dans l'absence, à survivre dans le manque.

Mais ce silence n'allait pas rester confiné à mon enfance. Il portait déjà en lui l'ombre d'un héritage collectif. Et il deviendrait, bien plus tard, le socle de ma révolte et de ma quête de parole.

Héritages et poids collectifs

– Un silence transmis

Le silence de mon enfance ne naissait pas seulement des murs de ma maison. Il avait des racines plus profondes, invisibles, enfouies dans les générations.

Je me rendis compte avec le temps que mes parents n'avaient pas inventé ce mutisme. Ils l'avaient eux-mêmes reçu, transmis comme une lourde dette invisible. Dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leurs soupirs, il y avait des ombres anciennes.

Mon père, par exemple, ne parlait jamais de son enfance. Il portait le silence comme une armure. Quand il me réprimandait sèchement, je sentais que derrière sa voix se cachait sa propre douleur étouffée. Il avait grandi dans la pauvreté, sous la dureté d'un monde où l'homme n'avait pas le droit de plier. Alors il avait appris à se taire pour survivre, et ce silence, il me l'avait transmis sans le vouloir.

Ma mère, elle, parlait peu de ses blessures. Sa voix était douce, mais ses silences étaient lourds. Quand je la regardais, je voyais une femme fatiguée, épuisée par ses propres humiliations, qui avait choisi le mutisme comme rempart contre la douleur. Elle n'avait pas appris à dire « je t'aime », parce qu'on ne le lui avait jamais dit. Elle avait appris à nourrir, à laver, à protéger, mais pas à exprimer.

Un soir pourtant, il se passa quelque chose qui marqua ma mémoire comme une écharde de lumière. Je croyais dormir. Elle s'approcha de moi, pensant que personne ne la voyait. Elle posa sa main, lourde de fatigue, sur mes cheveux.